



JEAN DUJARDIN

PIERRE NINEY

OSS

117

**ALERTE
ROUGE
EN AFRIQUE
NOIRE**

UN FILM DE
**NICOLAS
BEDOS**



Gaumont
depuis que le cinéma existe

PRÉSENTE

UNE PRODUCTION MANDARIN PRODUCTION

**JEAN
DUJARDIN**

OSS
117

**ALERTE ROUGE
EN AFRIQUE NOIRE**

AVEC

**PIERRE
NINEY**

UN FILM DE

**NICOLAS
BEDOS**

Durée du film : 1h56

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél.: 044 277 70 83
vera.gilardoni@pathefilms.ch

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.CH

AU CINÉMA LE 4 AOÛT

RELATIONS PRESSE
Jean-Yves Gloor
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél.: 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch



SYNOPSIS

1981.

Hubert Bonisseur de La Bath, alias OSS 117, est de retour. Pour cette nouvelle mission, plus délicate, plus périlleuse et plus torride que jamais, il est contraint de faire équipe avec un jeune collègue, le prometteur OSS 1001.



ENTRETIEN AVEC **NICOLAS BEDOS**

QUE REPRÉSENTE LA SAGA DES OSS POUR LE CINÉPHILE QUE VOUS ÊTES ?

Une singularité dans le paysage cinématographique français. Je n'ai pas souvenir de films qui osent à ce point le deuxième degré, voire le troisième, tout en étant très stylisés sur le plan formel, et chargés de références au cinéma de l'époque où se situe l'intrigue.

COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉ DANS L'AVENTURE ?

Jean Dujardin et moi sommes amis depuis longtemps. Il m'informait régulièrement de l'avancée du projet. Quand Michel Hazanavicius a quitté l'aventure, Jean a dû faire le deuil d'une longue et brillante collaboration. J'étais dans la confiance, sans que l'idée que je reprenne le flambeau ne nous traverse. Jean m'a vu m'épanouir dans un univers très personnel, à la limite de l'autofiction. Je ne me voyais pas non plus réaliser un film que je n'avais pas écrit. Puis l'idée a germé. L'envie d'accompagner Jean dans la reconquête de son personnage préféré était forte, le pari esthétique très excitant. Je n'ignorais pas les coups qu'il y aurait à prendre ! Je n'étais prêt à prendre ce risque qu'à condition de trouver ma place au sein de ce projet. Il faut savoir qu'OSS c'est d'abord le bébé d'Éric et Nicolas Altmayer, les producteurs. Ce sont eux qui ont eu l'idée de pasticher les livres de Jean Bruce. Puis c'est devenu celui de Jean-François Halin – le scénariste historique qui a nourri le personnage avec un talent fou –, et de Jean qui l'incarne et le connaît par cœur. Sans compter que des fans se le sont

appropriés avec ferveur ! Il fallait que je m'en empare sous le regard attentif de ses nombreux parents. J'ai gambergé quelques semaines.

QU'EST-CE QUI VOUS A DECIDÉ À PLONGER ?

L'évolution du scénario qui n'a cessé de s'améliorer, sa densité, son impertinence absolue. Jean-François Halin, le scénariste, n'y est pas allé de main morte ! J'aime l'idée de défendre la liberté d'expression, et le genre romanesque. Le scénario a aussi développé des personnages féminins forts, ainsi qu'un véritable antagonisme avec l'entrée d'un jeune espion plus moderne. Je voyais dans le fait que l'action se déroule à une époque que j'adore filmer – les années 70/80 – l'occasion de rendre hommage aux grands réalisateurs de divertissement qui ont ébloui mon enfance : Robert Zemeckis, Steven Spielberg, Chris Columbus, Philippe De Broca. L'idée de bousculer nos dogmes tout en faisant voyager le public a pris le dessus sur mes doutes, d'autant que Jean-François a accepté qu'on se penche ensemble sur le scénario.

QUE VOUS SEMBLAIT-IL NÉCESSAIRE DE LAISSER INTACT ET À L'INVERSE DE DÉVELOPPER ?

On a conservé le ton, les dialogues, l'humour, la musicalité du texte et les formidables trouvailles de Jean-François, comme celle d'investir Hubert d'une attitude politiquement correcte si outrancière qu'elle s'apparente à du racisme inversé. J'ai en revanche proposé qu'on augmente la vitesse du récit. Jean-François a brillamment développé la

dualité des deux agents ainsi que les caractères féminins : Zéphyrine, et Micheline qui dépasse OSS en termes de liberté sexuelle. On s'est amusés à insister sur l'impuissance sexuelle d'Hubert, son pouvoir de séduction qui vacille. Le jeune connard qu'il était s'est mué en vieux con.

VOUS ÊTES-VOUS FIXÉ DES LIMITES ?

Aucune ! S'il faut prendre en compte toutes les susceptibilités et les appels à la précaution, on finit par prendre les spectateurs pour des imbéciles, alors que la grande majorité du public a compris le mécanisme de la satire. Retrouver ce formidable abruti d'Hubert – qui consterne tous ceux qu'il croise – soulage. La transgression de l'interdit provoque un rire sain. Je sais gré Gaumont et les frères Altmayer de nous avoir laissés une entière liberté.

LA SAGA POSSÈDE UN UNIVERS TRÈS STYLISÉ. COMMENT VOUS Y ÊTES-VOUS PRÉPARÉ ?

Pour ce type de film, la préparation relève de l'artisanat. L'énergie que ça demande à l'équipe est largement nourrie par l'excitation de fabriquer de toute pièce un univers : Stéphane Rozenbaum a conçu les intérieurs en studio, Charlotte David a créé des costumes sur-mesure. Les essayages représentent d'ailleurs une étape importante pour les acteurs de films d'époque. Plus encore pour Jean dont on sent – aux ombres et lumières qui envahissent son regard – qu'il est complètement habité par son rôle. Raison pour laquelle il a tenu à ce que Charlotte – costumière des premiers volets – reste dans l'équipe.

QUELLES ÉTAIENT VOS APPRÉHENSIONS AVANT LE TOURNAGE ?

Comme le second mari qui s'installe dans l'appartement que sa femme a longtemps partagé avec son ex, et dont la décoration a été conservée, j'ai dû déplacer quelques meubles : « Et si on changeait le canapé ?

On pourrait peut-être aussi repeindre la chambre ? ». Pour mener ces changements, j'ai eu la chance de travailler avec la même équipe que sur mes précédents films. C'était essentiel. Les producteurs m'ont toujours exprimé leur désir d'un renouvellement dans la continuité. S'il eut été stupide de faire abstraction des deux précédents volets, ne donner au public que ce qu'il attend, c'était prendre le risque de le décevoir.

QU'AVEZ-VOUS APPORTÉ DE NOUVEAU ?

Mon goût pour les mouvements d'appareil, les transitions musicales. Les premiers OSS interrogent brillamment la fixité du cadre. Là, j'étais conforté par le cahier des charges qui demande d'épouser le style cinématographique de l'époque : un vocabulaire du cinéma spectacle joyeusement désuet avec ses mouvements de grue, ses zooms sur les méchants. L'autre légère rupture c'est l'utilisation du montage alterné. Même si on suit toujours Hubert dans sa confrontation avec des personnages secondaires, comme dans un jeu de l'oie, la narration n'est pas la même.

COMMENT AVEZ-VOUS DIRIGÉ JEAN DUJARDIN ?

On s'était mis d'accord, en amont, sur des subtilités de ton, un dosage assez habile entre Hubert et Jean lui-même. Sur le plateau, mon rôle a surtout consisté à lui insuffler de la confiance et, si j'ose dire, de l'affection, en exprimant notamment mon enthousiasme. S'il avait bien dormi, je lui disais : « Tu as ton beau regard, ce matin ». J'époussetais parfois le col de son veston. Jean et moi avons un rapport assez décomplexé : masculin et féminin. On se confie nos tourments, nos doutes ; on se balade ; on achète des vêtements ensemble. Or réaliser un film, c'est parfois se retrouver dans une loge avec un acteur qui enfle un pantalon. C'était assez joyeux de « jouer à la poupée » avec ce gars que j'adore. Jean, c'est mon héros américain, mon « Cary Grant de Melun » (Rires). Pour un réalisateur très soucieux de la texture de l'image, Jean est un « modèle »





formidable. Il prend très bien la lumière. Pour révéler des ombres marquées, des brillances sur le visage et dans le regard, on a choisi avec Laurent Tangy – directeur de la photo – de filmer sur pellicule dans un esprit très 80. Ça nécessite d'énormes projecteurs en métal qui émettent beaucoup de chaleur. En dépit de l'épaisseur de ses costumes, Jean ne s'en est jamais plaint.

QU'EST-CE QUI VOUS A SURPRIS DANS SON JEU ?

Sa grande maturité, sa liberté. Dans les deux premiers volets – qu'il a tournés relativement jeune –, on sent chez lui une sorte de pudeur, voire une timidité. Il n'a plus peur. Toute l'équipe a été bluffée par la précision de son jeu mais aussi son implication. Sur OSS, Jean est à la fois acteur et collaborateur artistique. Entre les prises, il reste sur le plateau, attentif, curieux, solidaire. Il pose un regard sur tout, suggère des idées, comme il l'a fait durant l'adaptation du scénario. Il est une telle source de propositions qu'il faut parfois tempérer son enthousiasme !

QUELLE ÉTAIT VOTRE SENSATION LE PREMIER JOUR DE TOURNAGE ?

Curieusement, c'était comme si on tournait depuis un mois. J'étais si anxieux que je m'étais débrouillé pour que le tournage débute par une scène d'action, peu dialoguée. Il n'y avait donc pas de place pour le moindre désaccord, la moindre susceptibilité ! On a tourné sur fond bleu, dans un hangar de l'aéroport militaire de Vélizy-Villacoublay, avec ce gros jouet qu'est un hélicoptère. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les scènes d'action ne sont pas les plus complexes à tourner, d'autant que je prédécoupe mes films.

QU'EST-CE QUI EST COMPLIQUÉ À GÉRER ?

Cette matière si friable et délicate que sont les comédien(ne)s. Ils sont moins inquiets quand il s'agit de sauter au-dessus du vide accrochés à un câble, que lorsqu'il faut jouer une scène où tout repose sur les

regards, l'intonation, le rythme, l'alchimie qui se produit ou non. Dans ce cas ils sont davantage à vif, tout comme le metteur en scène dont chaque remarque peut le précipiter dans le vide, créer de la confusion. Pierre Arditi me disait : « Tu ne nous veux pas de mal, mais tu vois tout. » La contrepartie, avec un réalisateur attentif, c'est qu'il s'octroie le droit d'intervenir pour une simple intonation qui lui paraît répétitive. Un metteur en scène représente le public, parfois de façon autoritaire.

POURQUOI AVOIR CHOISI PIERRE NINEY POUR INCARNER LE JEUNE ESPION OSS 1001 ?

C'était intéressant de lui faire jouer le rôle d'un agent représentant la relève, alors qu'il incarne celle du cinéma français. Je savais aussi qu'il était fan de la saga. Quand il a vu Jean débarquer sur le plateau dans son costume, il avait le même regard émerveillé que son personnage lorsqu'il rencontre Hubert pour la première fois. Pierre était comme un gamin qui traverse l'écran et entre dans son film de chevet. Bien qu'il soit abonné aux premiers rôles, la question de l'épaisseur de son personnage ne s'est jamais posée. Il a joué avec la même implication que s'il tenait le rôle-titre. Tandis qu'Hubert est surtout occupé à donner des gages de sa virilité, OSS 1001 est à fond dans sa mission et nous oblige à suivre l'intrigue. C'est la boussole d'une grande partie du film.

QUEL REGARD PORTIEZ-VOUS SUR LEUR DUO ?

Ils ont en commun d'être particulièrement bosseurs, inventifs et techniques. OSS étant une comédie pure, je les observais travailler de façon très précise le rythme de leurs échanges, la place d'un silence ou d'un regard. Pierre et Jean se sont essayés au sketch – univers au sein duquel on a en charge son personnage – ce qui les rend particulièrement autonomes. Si je n'avais rien à redire, je la fermais. Certains se sentent obligés de jouer au réalisateur et de justifier leur poste quoi qu'il arrive. Pour moi, seul le résultat compte.

SUR QUELS CRITÈRES AVEZ-VOUS CHOISI LES SECONDS RÔLES ?

La qualité du jeu ! Il ne fallait aucune faiblesse. Avec Fatou N'Diaye – qui incarne Zéphyrine – nos chemins se sont croisés il y a plusieurs années. Je gardais le souvenir d'une femme d'une grande beauté avec beaucoup de caractère. Elle s'est révélée la meilleure au casting. Il a fallu qu'elle bosse à fond l'accent africain, car elle est plus parisienne que moi !

Pour le rôle de Micheline Pierson, des actrices notoires ont passé des essais. Des comédiennes qu'on ne voit jamais dans des comédies mais qui, pour OSS, étaient prêtes à sauter le pas. Natacha Lindinger s'est imposée par son charme, sa classe et son ironie glaçante. Elle nous a semblé la plus à même de camper cette femme libre et indépendante, telle que Jean-François et moi l'avions imaginée.

Pour incarner le Président Bamba, j'ai choisi Habib Dembélé – grand comédien de théâtre – parmi des acteurs au physique plus imposant. La grande finesse et l'éducation qu'il dégage m'ont convaincu. C'est un stratège plus qu'un soldat. En une phrase, Bamba peut faire dévisser une tête de rebelle comme on ouvre une bouteille de Champagne. Il était hors de question d'en faire un con. Comme beaucoup de dictateurs de cette période, c'est un fin lettré, un Machiavel.

Pour le rôle d'Armand Lessignac – le chef des services – Jean nous a suggéré Wladimir Yordanoff. Nous avons tous été très tristes d'apprendre que Wladimir était tombé malade quelques jours après le tournage. Je suis ému à l'idée d'avoir capté les derniers souffles de talent de ce merveilleux acteur.

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS TOURNEZ DANS DES DÉCORS NATURELS, À L'ÉTRANGER...

Les équipes kényanes accueillent de nombreuses productions anglo-saxonnes et nous ont épaulés. En traversant le pays à bord d'une

camionnette pour découvrir des lieux isolés, j'avais le sentiment d'être dans la peau d'un réalisateur à l'ancienne. C'était parfois physique – comme lorsqu'on a subi des froids inattendus à Nairobi située en altitude, et des chaleurs accablantes à Mombassa –, ou insolite comme lorsqu'on se retrouvait à attendre un petit avion au milieu de la savane.

EN QUOI CETTE SUPERPRODUCTION A MODIFIÉ VOTRE FAÇON DE TRAVAILLER ?

En rien ! Je me figurais qu'on disposerait d'un grand confort de tournage. Eh bien non ! Le budget est englouti par les décors somptueux, le matériel technique, les salaires et les frais. On est tout aussi pressé par le temps que sur un film à petit budget. Ceci dit, c'est la première fois que je filmais depuis un hélicoptère – j'avais presque envie de me prendre crânement en photo, caméra sur l'épaule ! Il n'est pas non plus courant de croiser des girafes et des zèbres en se rendant au travail chaque matin. Je me souviens aussi d'une tempête de criquets qui a failli envoyer notre voiture dans le décor. Mais au fond j'étais dans le même état d'esprit que sur mes précédents films : à calculer le temps dont on dispose pour filmer les deux derniers plans. Que ce soit dans le désert ou une chambre à Asnières, on reste focus sur le timing, la lumière et la qualité de ce qu'il y a dans le cadre. Un tournage c'est un sprint où le souci technique domine. D'autant qu'au Kenya, la nuit tombe avant 18h. Il faut se lever à l'aube pour respecter le plan de travail.

COMMENT AVEZ-VOUS COMPOSÉ LA MUSIQUE DU FILM ?

Durant la prépa, Jean et moi nous envoyions des musiques de Bill Conti, Marvin Hamlisch, John Williams, Peter Hamilton et d'autres grands compositeurs des années 80, pour s'imprégner de l'ambiance. Comme toujours, j'ai composé quelques thèmes au piano dont Anne-Sophie Versnaeyen, ma co-compositrice, s'est emparés avec brio, développant également d'autres passages sur la base des références que je lui envoyais

par textos, parfois en plein tournage. La chanson du générique s'inspire des tubes ringards des années 80 tout en parodiant l'esprit GOLDFINGER. Mais on n'est pas dans du James Bond. Plutôt Jean-Claude Bond, avec une imagerie franchouillarde. Le confinement m'a contraint à monter le film et à piloter les orchestrations par mails et visioconférence depuis mon canapé.

OSS SE MOQUE D'UNE CERTAINE FRANCE. LES SPECTATEURS ONT COMPRIS QU'IL VAUT MIEUX RIRE DE SOI-MÊME QUE DE LAISSER CE SOIN AUX AUTRES. POUR AUTANT, COMMENT ANTICIPEZ-VOUS L'ACCUEIL DANS CE CLIMAT PARFOIS DÉLÉTÈRE ?

Une minorité de gens, usant d'un syllogisme assez pervers, aimerait nous faire entendre qu'un ouvrage ou un film partage forcément le point de vue de son personnage principal. Si on adhère à ce raisonnement, il faudrait brûler Molière, Chaplin, Buster Keaton, Blake Edwards... ! Quand je regarde LE SILENCE DES AGNEAUX, je n'ai aucune pulsion cannibale ! On n'a pas fait le film pour les haters des réseaux sociaux qui se sont fait les porte-voix de leur spécificité. La plus grande victime de cette course à celui qui aura l'indignation la plus véhémente, c'est la liberté d'expression. Et en particulier l'humour. Face au risque d'autocensure, une grande majorité du public revendique son droit à pouvoir rire à nouveau de la connerie et de l'outrance d'Hubert. Ce personnage représente une France qui a existé et dont on fait l'inventaire dans un but cathartique et jubilatoire. L'humour est une arme contre nos peurs. Bergson dit que le premier rire fut provoqué par le spectacle d'un homme qui trébuchait. Hubert trébuche à chaque réplique !

QU'AIMERIEZ-VOUS PARTAGER DE TOUTE CETTE AVENTURE AVEC LE PUBLIC ?

Du plaisir. Ce film n'a d'autre vocation que celle d'en donner aux spectateurs. Dans cette époque obscurcie par la pandémie, les

atteintes à la liberté d'expression, l'aveuglement des intégrismes et le politiquement correct, OSS est une bouffée d'air nécessaire.



ENTRETIEN AVEC **JEAN-FRANÇOIS HALIN**

APRÈS LE CAIRE NID D'ESPIONS ET RIONER RÉPOND PLUS, VOICI : ALERTE ROUGE EN AFRIQUE NOIRE. D'OÙ VOUS VIENNENT CES IDÉES DE TITRE ?

Le premier m'a été inspiré par celui d'un vieux film : SALONIQUE, NID D'ESPIONS ; le deuxième par une BD d'Hergé : Le Manitoba ne répond plus. Pour le troisième, j'ai d'abord eu en tête : « Panique en Afrique ». Ça sonnait bien, mais ce n'était pas assez désuet à mon goût. Après, il y a eu « OSS 117 voit rouge en Afrique ». C'était mieux, puis « Alerte rouge en Afrique noire » a surgi. Le titre situe le contexte, annonce le parti pris. Parler d'« Afrique » – comme si tous les pays du continent étaient semblables –, c'est tellement méprisant que ça donne déjà une idée de ce qui anime les personnages. Le titre laisse aussi deviner qu'une affaire urgente va être confiée à OSS 117. Cette fois, sa mission consiste à aider un dictateur à éteindre la rébellion communiste qui menace son pouvoir et, par ricochet, les intérêts de la France.

DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT ÉTIEZ-VOUS AVANT DE DÉMARRER L'ÉCRITURE DE CE TROISIÈME VOLET ?

Très impatient ! J'adore OSS 117. J'avais hâte de le retrouver. Éric et Nicolas Altmayer – les producteurs – aussi. Certains films disparaissent avec les années. OSS 117 non. L'attente des fans n'a cessé de croître. Elle était telle qu'elle m'a d'ailleurs un peu inhibé au moment de me lancer.

QUEL ÉTAIT VOTRE PREMIER OBJECTIF ?

Que le scénario ne soit pas une copie des précédents. Et qu'il ne soit pas policé. Je voulais aller encore plus loin. Ce qui m'amuse, c'est de flirter avec les tabous de la société. Pour ma part, je pense en avoir assez peu. Je ne m'impose qu'une limite : il faut que ça me fasse rire.

À CE PROPOS, QUELLES SONT VOS RÉFÉRENCES EN MATIÈRE DE COMÉDIES ?

Joël Séria qui a réalisé LES GALETTES DE PONT-AVEN et COMME LA LUNE, Jerry Seinfeld et Judd Apatow. Ils ont en commun un grand sens de la dérision, une façon obsessionnelle de traiter leur sujet. Leurs personnages – chose rare dans les comédies – ont de l'épaisseur, une grande humanité et de la tendresse. J'admire aussi Ricky Gervais. Avec un culot monstre, il s'autorise à rire de tout : la Shoah, les nains, les handicapés... En France, Blanche Gardin et Pierre Emmanuel Barré pratiquent aussi ce genre d'humour. L'irrévérence fonctionne comme une sorte d'onguent. Elle permet d'aborder des sujets sensibles, amène à réfléchir, sans pour autant donner de leçons. Elle réveille les esprits. Comme un bon bain de mer en hiver.

POURQUOI AVOIR CHOISI L'AFRIQUE POUR TERRAIN DE JEU ?

OSS 117 a besoin d'un environnement esthétique et visuel dépaysant. Je voulais de l'évasion, du spectaculaire, de l'humour, de l'action comme

dans les films de Philippe De Broca. Et comme dans les deux premiers volets, parler de la France d'aujourd'hui via des actualités anciennes. Cette fois-ci, le film évoque la décolonisation et la façon dont certains pays africains restent inféodés à la France. C'était l'occasion de parler du racisme envers les noirs, et du peuple africain – grand oublié des tractations entre États. J'ai écrit des scènes qui décrivent son quotidien, son rapport aux blancs.

APRÈS LES ANNÉES 50/60, L'ACTION SE DÉROULE DANS UNE NOUVELLE DÉCENNIE...

Le récit démarre en 1981, quelques mois avant les élections. L'influence de l'URSS s'est étendue jusqu'en Afrique. En France la phobie du communisme a atteint son point culminant. La perspective de l'arrivée au pouvoir de Mitterrand, avec l'entrée de communistes au gouvernement, en affole certains. Comme eux, Hubert imagine déjà les chars russes défilant sur les Champs-Élysées.

POUR CRÉER LE PERSONNAGE D'HUBERT, VOUS DITES AVOIR ÉTÉ EN PARTI INFLUENCÉ PAR CELUI DE JEAN-PIERRE MARIELLE DANS COMME LA LUNE. QUELLES SONT LES AUTRES SOURCES D'INSPIRATION ?

Globalement, les gens qui ne doutent jamais. Je suis fasciné par ceux qui, en détenteurs autoproclamés de la vérité, assènent des conneries de façon péremptoire. Chez OSS 117, il y a aussi un peu de la marionnette de Jacques Chirac qu'on a créée pour Les Guignols de l'info, Benoit Delépine, Bruno Gaccio et moi. Quant à son comportement envers les autres civilisations, c'est celui de certains touristes français que j'ai pu observer à l'étranger. Des vacanciers en groupe qui invectivent les locaux avec suffisance et paternalisme, convaincus que leur culture est supérieure.

COMMENT AVEZ-VOUS FAIT POUR LE RENDRE SYMPATHIQUE ET ATTACHANT ?

D'abord, c'est un espion. Et dans l'imaginaire collectif, en tout cas au cinéma, on aime les espions. Et puis Hubert, c'est avant tout un grand gamin. Alors on lui pardonne ses outrances, comme on pardonne à un enfant. D'autant que c'est un imbécile heureux, toujours plein d'enthousiasme. OSS 117 est un type spécial dans un environnement ordinaire. Si tous les personnages étaient des idiots comme lui, ça ne fonctionnerait pas. On serait dans le domaine de l'absurde.

RAISON POUR LAQUELLE VOUS CONSTRUISEZ DES PERSONNAGES SECONDAIRES SI SÉRIEUX ?

Oui ! Ils sont d'autant plus importants que ce sont eux qui révèlent la bêtise d'Hubert. Avec son ouverture d'esprit, le jeune OSS 1001 – qui fait équipe avec lui – met en lumière son conservatisme, sa vision datée de la société, de l'élégance vestimentaire. Les femmes révèlent sa misogynie, sa suffisance, son ignorance de la sexualité féminine. Hubert ne se pose pas de question sur le plaisir féminin. Il ne sait même pas que ça existe. Les femmes saisissent mieux que lui les enjeux. Cette fois, je les voulais encore plus émancipées. Zéphyrine – l'épouse du Président africain – prend son destin en main avec aplomb. Quant à Micheline Pierson, c'est une séductrice. Elle multiplie les aventures d'un soir. Comme OSS 117, finalement. Le Président africain – dont la sympathie masque la cruauté – s'inspire de dictateurs comme Mobutu, Bongo, ou encore Bokassa obsédé par Napoléon.

COMMENT PROCÉDEZ-VOUS POUR QU'HUBERT NOUS SURPRENNE, TOUT EN RESTANT FIDÈLE À LUI-MÊME ?

Je fais en sorte que ses certitudes vacillent. Lui, qui est un gros réac, se laisse presque séduire par l'idéologie communiste. Ses convictions politiques s'étiolent, comme son succès auprès des femmes. L'arrivée d'OSS 1001, un espion charismatique qui plaît à la gente féminine, le fait douter de son aura. Même si comme Tintin, il ne vieillit pas, OSS 117 a pris de la bouteille. Il est

souvent dépassé. Pour qu'il demeure notre héros, je m'arrange pour que les événements lui donnent raison. Comme si la vie donnait raison aux imbéciles.

ON A POURTANT LE SENTIMENT QU'IL CHERCHE À S'AMENDER EN SE MONTRANT POLITIQUEMENT CORRECT...

Hubert est avant tout une caricature du militaire obéissant. Avant son départ pour l'Afrique, son chef le met en garde : « Attention ! Les africains voient du racisme partout, allez-y avec des pincettes. ». Ça m'amusait de le voir dans un tel excès de précautions qu'il en devient suspect.

VOUS DITES AVOIR DÈS LE DÉPART ÉCRIT LE RÔLE POUR JEAN DUJARDIN...

Éric et Nicolas produisaient alors BRICE DE NICE et m'ont parlé de lui. Je l'avais vu dans « Un gars, une fille ». Son physique, à la virilité pure, fait songer à celui de Sean Connery, ou ces acteurs des années 50 comme Louis Jourdan. Un comédien qui est à la fois comique et beau mec, c'est rare. Jean avait tout pour incarner le personnage.

QUELLE A ÉTÉ SA RÉACTION EN LISANT LE SCÉNARIO DE CE VOLET ?

Il était heureux de retrouver Hubert. Jean est OSS 117. Il est très investi. J'avais écrit un monologue dans lequel, après avoir été contenu, son racisme resurgit. Jean m'a suggéré : « Après qu'il ait fait l'amour, ce serait bien. » Il avait raison. Après un coït, on se laisse plus facilement aller.

QUELLE EST VOTRE MÉTHODE POUR ÉCRIRE ?

Je fonctionne par images. J'imagine d'abord des paysages, des décors, Hubert dans ses costumes qui dénotent... Cette fois, je voulais aussi des animaux. J'adore les animaux. Une fois que j'ai choisi l'époque, je me documente. Pour ne pas me brider ou me noyer dans une quête

fastidieuse d'exactitude historique, j'ai choisi, pour ce volet, de ne pas mentionner un pays en particulier. J'ai construit l'univers en fonction de ce que j'ai lu, entendu et vu. Comme la scène où un vendeur de bibelots décide qu'Hubert ayant touché un objet, il doit l'acheter. Je l'ai vécue. Dès qu'une idée de dialogue ou de scène me vient, j'écris. L'une des premières séquences que j'ai écrites décrivait le point culminant du conflit qui oppose Hubert à OSS 1001. Tout en établissant la trame, j'ai imaginé comment ils en étaient arrivés là. Ça m'aide, car à chaque fois que je démarre un scénario... j'ai l'impression de m'attaquer à une montagne.

QU'EST-CE QUI EST LE PLUS SIMPLE ET LE PLUS COMPLIQUÉ ?

Le plus simple pour moi : les dialogues. C'est là que je suis le plus à l'aise. Le plus compliqué : faire s'enchevêtrer les lignes narratives, les développer, éviter que le scénario ne soit qu'une succession de sketches. Les producteurs ont dès le départ souhaité que les films OSS 117 soient des pastiches. Ce qui suppose de s'appuyer sur une intrigue – là où une parodie repose essentiellement sur des gags. Il faut toutefois veiller à ce que l'histoire ne prenne pas le pas sur la comédie. Il faut savoir qu'Éric et Nicolas sont les premiers fans d'OSS 117. Ils sont donc très exigeants. On s'est entretenus à toutes les étapes de l'écriture, avant de présenter une version aboutie à Jean. J'ai un rapport de confiance avec eux. Je pense que nous formons un bon attelage. D'ailleurs ce sont eux qui m'ont soufflé l'idée d'associer à Hubert un jeune espion.

POUR L'ADAPTATION, VOUS AVEZ TRAVAILLÉ AVEC NICOLAS BEDOS. C'EST LA PREMIÈRE FOIS. COMMENT S'EST PASSÉE CETTE COLLABORATION ?

Elle a été fructueuse. J'en suis très heureux. Nicolas aime beaucoup OSS 117. Il est arrivé avec son enthousiasme, sa vivacité d'esprit et sa finesse d'analyse. Il a aimé que le scénario ne soit pas timoré et s'est plongé dans l'univers. Il a eu d'excellentes idées, comme celle d'attribuer des

sosies au Président. J'ai connu Nicolas lorsqu'il avait quatorze ans, grâce à son père que j'aimais beaucoup. On a un rapport franc. On est tous deux de vraies têtes de mules, mais on sait – avec un peu de réticence – reconnaître qu'on a tort. Et puis Nicolas use de diplomatie avec humour. S'il n'aimait pas un dialogue, il me glissait malicieusement : « Jean-François, tu as tellement de talent... Cette réplique n'est pas digne de toi ».

DIRIEZ-VOUS D'OSS 117 QUE C'EST UNE ÉCRITURE EXIGEANTE ?

Je suis méticuleux de nature, et d'autant plus que toute l'équipe l'est aussi. Que ce soient Éric et Nicolas Altmayer, Michel Hazanavicius hier, Nicolas Bedos aujourd'hui, ou Jean... tous ont à cœur de soigner le moindre détail.

PAR RAPPORT AUX PRÉCÉDENTS VOLETS, QU'EST-CE QUI A CHANGÉ ?

Le bond dans le temps offrait un nouveau paradigme. La réalisation de Nicolas est faite de mouvements de caméra plus amples, typiques du cinéma américain des années 80. Grâce à lui, la saga se prolonge avec un nouveau chapitre, qui pourrait en appeler d'autres. Hubert, quant à lui, s'est mis au pantalon pattes d'éléphant, aux cols pelle à tarte et aux cravates avec des nœuds épais. Mais il n'a pas changé pour autant. Il croit qu'il en est de même du monde. Comme si De Gaulle était éternel.

ENTRE L'ÉCRITURE ET LE FILM, QU'EST-CE QUI A PRIS DE L'AMPLEUR ?

Beaucoup de choses, bien sûr. Et surtout le personnage d'Hubert. Jean m'impressionnera toujours. C'est un excellent comédien, mais aussi un grand professionnel. Dans le scénario, il y a tout : les dialogues, la description de ses réactions. Mais Jean s'en empare et donne à chaque réplique, chaque mouvement, silence, regard, rire ou simple sourire... une envergure qui dépasse ce que j'ai pu imaginer.

QUEL ÉTAIT L'ENJEU POUR VOUS ?

Je me sens lié par un contrat avec le public d'OSS 117 : celui d'écrire un bon film et de poursuivre le chemin avec le même ton. J'espère qu'il aimera celui-ci autant que les précédents.







ENTRETIEN AVEC **JEAN DUJARDIN**

POUR PARAPHRASER LE SOUS-TITRE DU FILM, LE RÉALISATEUR A CHANGÉ, MAIS PAS OSS...

Oui ! L'esprit décalé créé par Jean-François Halin, le scénariste, est toujours là. Quand Michel Hazanavicius est parti, il a fallu se mettre en quête d'un réalisateur doté d'un univers, et surtout amoureux de ce genre de cinéma. C'était délicat de lui succéder d'autant que beaucoup pensent que Michel a tout créé. Or OSS est le fruit d'une collaboration horizontale. Tout est parti d'une idée d'Éric et Nicolas Altmayer – les producteurs –, adaptée ensuite par Jean-François Halin, avant d'être mise en scène par Michel et jouée par des acteurs. J'ai toujours eu le sentiment que sur OSS il y avait de la place pour toutes les énergies, tous les talents. Et Nicolas Bedos n'en manque pas.

QU'AVAIT-T-IL DE PLUS QUE LES RÉALISATEURS PRESSENTIS ?

Un enthousiasme et une envie gourmande de lire le scénario, la pertinence de son propos, et une vraie vision d'esthète sur la lumière, les décors. Or il faut ce talent-là pour retrouver la photo d'OSS. Comme moi, les producteurs ont cru en lui alors que Nicolas n'avait pas encore réalisé LA BELLE ÉPOQUE. Mais MONSIEUR ET MADAME ADELMAN – son premier long métrage – était déjà très abouti. Nicolas est un obsessionnel. Dans ses films, tout est soigné. En place. C'est ce qu'on attend du cinéma. Nicolas a également eu le courage d'y aller. Je l'en remercie. Ce n'est pas simple de reprendre OSS. Les films ont dépassé le cinéma de distraction pure. Certains fans nous interpellent déjà : « Je vous préviens, ne vous plantez pas avec OSS ».

LEURS EXIGENCES NE SONT-ELLES PAS DUES AU FAIT QU'OSS EST DEvenu UN OBJET CULTE ?

Si ! Ce qui me rend très heureux. Le premier rendez-vous avec le public a eu lieu en 2006. On présentait OSS en avant-première à Lille. Je sortais de BRICE DE NICE. Les spectateurs ont découvert un espion franchouillard et bas de plafond. Mais la mise en scène stylisée – qui épouse celle des James Bond avec des références au cinéma d'Hitchcock –, l'écriture singulière – avec des blagues géopolitiques brûlantes – les a déconcertés. Dans les livres de Jean Bruce, Hubert enchaîne les clichés. Jean-François a tout réinventé en injectant du second degré et des répliques dont il a le secret. Ce qui constitue la pulpe du projet. Lors des avant-premières suivantes, on a précisé qu'OSS tourne en dérision une France pleine d'elle-même. Le film a fait son chemin. OSS fait partie des comédies humanistes qui amènent à réfléchir sur une époque et sur nous-mêmes.

QUE LE TROISIÈME OPUS SOIT ATTENDU NE VOUS A-T-IL PAS INHIBÉ ?

Non ! Je me disais : « Je vais m'amuser comme si c'était le premier ». Et puis il y avait l'enthousiasme de Jean-François, des producteurs et de Nicolas. Quand il y a autant de talents, franchement... Je ne dis pas qu'on ne peut pas se planter. Mais ce serait idiot de ne pas le tenter.

EN QUOI OSS EST-IL SI PARTICULIER POUR VOUS ?

En un film je peux passer du premier au deuxième degré, au troisième ; étendre ma gamme de jeu, jouer avec le corps, des plans variés ;

être glorieux ou minable. Travailler avec des producteurs qui vous suivent, un auteur talentueux qui écrit des dialogues savoureux, un metteur en scène qui filme avec brio et réadapte dans votre direction... Pour un acteur, c'est un luxe inouï.

QUELLE ÉTAIT VOTRE SENSATION AU MOMENT DE REVÊTIR À NOUVEAU LE COSTUME ?

Chimique ! Dès que je me retrouve dans la tenue d'Hubert, avec un flingue à la main et sa coupe de cheveux... le rire, le timbre de voix et la position de mâle dominant, qui le caractérisent, reviennent immédiatement. Comme si tout était archivé dans les replis de mon cerveau. Les acteurs rencontrent parfois un rôle. Celui-ci aura toujours une place particulière dans ma vie. Avant même d'apprendre le texte, j'avais le personnage en moi. Le désir était tel. Depuis si longtemps. J'avais tellement hâte de retrouver ma cour de récré.

QU'A-T-IL DE SI ATTACHANT CET HUBERT ?

C'est un con ! Mais un con sublime ! Quand on me dit : « Il est raciste, colonialiste... » Je réponds : « Oui, si vous voulez. Mais c'est surtout un idiot. » On ne peut rien y changer, il n'est même pas éduicable. Il existe des racistes intelligents, haineux, patentés, filous. Hubert n'en fait pas partie. Il ne calcule rien. Il n'y a pas de vice en lui. Raison pour laquelle j'endosse sans problème la bêtise crasse de ce personnage. Dans ce contexte où la société se resserre – notamment à cause des réseaux sociaux –, où l'on ne sait parfois plus ce qu'il est possible de dire ou pas... quand un abruti comme Hubert lâche les mots, il libère l'expression.

EN QUOI VOUS RESSEMBLE-T-IL ?

Quand il prend son air le plus inspiré pour murmurer un : « Hum... » Il donne la sensation de réfléchir, alors qu'il est loin du propos. Or cet Hubert toujours en retard sur l'information, qui ne comprend rien mais

fait semblant... c'est moi quand j'étais enfant, en cours de maths. Je voyais les professeurs m'observer en se demandant : « Mais il est vraiment con ou quoi ? » (Rires). Il fallait bien que je me serve de ce passé de cancre. Sans cela, j'ignore où je me trouverais aujourd'hui.

VOUS DITES D'HUBERT QUE POUR LUI : « AU SUD DE LA LOIRE, C'EST LE TIERS-MONDE. » CETTE FOIS L'ACTION SE DÉROULE EN AFRIQUE. COMMENT VOIT-IL CE CONTINENT ?

Pour lui, un Camerounais, un Congolais... tout ça c'est pareil. L'Afrique n'a pas d'histoire, pas de pays. C'est juste un endroit peuplé de noirs. J'ai parfois été confronté à ce type d'ignorance à Los Angeles, lorsque certains américains qui évoluent en circuit fermé m'ont demandé : « Mais en France, vous parlez italien ? » Hubert est comme eux : benêt et inculte.

DANS CE TROISIÈME VOLET, ON RETROUVE OSS, QUATORZE ANS APRÈS SES AVENTURES À RIO. COMMENT VOUS ÊTES-VOUS GLISSÉ DANS LA PEAU DU HUBERT DES ANNÉES 80 ?

En m'appuyant sur le scénario – et des discussions avec Jean-François et Nicolas –, j'ai perçu un Hubert plus mûr. Et puis il y a le changement physique. À 48 ans, je ressemble plus à un agent secret qu'il y a quinze ans. Je me suis également plongé dans le début des années 80. J'ai cette perception d'une France plutôt machiste. Dans les publicités, l'homme y est représenté comme heureux dès qu'il a sa télé, sa bière et sa femme. J'ignore dans quel ordre.

QUELS SOUVENIRS GARDEZ-VOUS DE CETTE ÉPOQUE ?

J'avais à peine 10 ans. Mes souvenirs se situent à hauteur d'enfant. Je n'aime pas dire : « C'était mieux avant. » Mais j'aimerais prendre le meilleur des années 80 pour le transposer en 2021 : avec une information moins anxiogène, une plus grande liberté d'expression, et un grand cinéma auquel j'aurais voulu goûter. Même si je suis gâté avec OSS.

NICOLAS BEDOS EST VOTRE AMI. C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS TRAVAILLEZ ENSEMBLE. COMMENT FAIRE POUR ALLIER TRAVAIL ET AMITIÉ ?

Je devais être en place, m'amuser, et laisser à Nicolas son rôle de chef d'orchestre. Notre amitié est profonde. Je n'ai jamais eu peur qu'elle flanche. Nicolas est un hypersensible. Ce qui le rend touchant. Il met de l'affect dans tout, même dans le travail. Moi non ! En revanche, on a une sensibilité commune. Comme lui, je suis une éponge. Je percevais ses tourments. Pour le décontracter, je lui disais : « On a bossé en amont. Sur le papier ça nous fait rire. À présent, travaillons, amusons-nous. Ça sert aussi à ça le plateau ». Je travaille énormément avant le tournage pour être prêt à en découdre, réinventer, proposer. Je m'applique comme un bon élève. Sans doute parce que j'étais mauvais à l'école. Aujourd'hui, je n'ai plus d'angoisses, mais il m'arrive d'avoir des doutes. La première semaine est en cela primordiale. Si je m'amuse, je sais que tout ira bien. Nicolas a fini par être spectateur de mon amusement. Plus il était heureux, plus il était efficace.

QU'ENTENDEZ-VOUS PAR EFFICACE ?

Son esprit est en constante ébullition, mais il n'est pas du genre à palabrer durant des heures. Nicolas décèle immédiatement les problèmes et les réduit à une phrase qui claque dans le cerveau, indique une direction et débloque la situation. Il est exigeant, d'abord avec lui-même. Quand il n'a pas ce qu'il attend, il est aussi très concis. Ce qui peut le rendre tranchant. Mais avant tout, Nicolas admire les acteurs. J'avais parfois le sentiment qu'il me regardait comme si j'étais une femme. Son regard bienveillant nous rend meilleur. On se sent aimé. On fait aussi ce métier pour ça. Sans doute il y a-t-il une faille qui nous amène à constamment chercher un peu de soutien. Nicolas a la générosité de l'offrir spontanément...

VOUS ENDOSSEZ LE RIDICULE AVEC TANT D'AISANCE... ON A LE SENTIMENT QUE RIEN NE VOUS FAIT PEUR.

Dans la vie, j'ai des peurs d'homme, de père, mais au cinéma non. Je fais ce métier pour être un autre. Je tourne deux films par an, chaque fois différents. La peur engendre l'immobilisme. J'aurais pu me dire : « J'ai un Oscar, je ne bouge plus ». Mais je n'ai pas envie de m'emmerder à contrôler mon image. Je la remets en jeu. Assumer pleinement le ridicule est sans doute aussi une façon de « casser le jouet ». Comme si je ressentais une certaine gêne à l'idée qu'on me trouve beau au cinéma. Aujourd'hui, je sens que je maîtrise mieux mon métier, mais je continue d'apprendre, grâce notamment au talent des acteurs qui m'entourent et boostent mon jeu. J'espère être un acteur accompli à 85 ans.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS ENTENDUS AVEC PIERRE NINEY ?

La collaboration a été facile, évidente. Je l'ai rencontré en 2013. Il faisait alors partie des révélations des César. J'ai accepté d'être son parrain d'autant plus volontiers que je suivais déjà son parcours. Pierre est intelligent, vif, il a soif d'explorer et possède un vrai sens du timing. Atout indispensable pour une comédie.

COMME TOUJOURS, LES SECONDS RÔLES FEMININS JOUENT UNE PARTITION ESSENTIELLE...

Fatou N'Diaye – dans le rôle de Zéphyrine –, et Natacha Lindinger – dans celui de Micheline Pierson – ont saisi le sens du film, la retenue nécessaire. Elles ont joué la situation. C'est plus payant que d'user de grosses ficelles comme les grimaces. Natacha a finement interprété son personnage de croqueuse d'hommes. C'est une actrice complète. Une excellente partenaire. Quant à Fatou, dotée d'un bel aplomb et d'un physique qui incendie le film, elle est tout aussi excellente et drôle en plus d'être rock'n

roll. Tourner avec Natacha et Fatou était simple. Ce qui laisse plus de place à la créativité. On peut être dans la fiction tout en étant authentique.

PARLEZ-NOUS D'HABIB DEMBELE QUI INCARNE LE PRÉSIDENT...

C'est l'homme le plus délicat que je n'ai jamais rencontré. Son jeu est particulièrement subtil. Il est capable de passer d'un regard chargé de colère à une expression mielleuse en un clin d'œil. Il a fait des propositions inattendues. Comme celle de composer un dictateur plus serpent que lion. Moi qui ne conçois pas un plateau sans fous rires, j'ai également trouvé en lui un bon partenaire dans ce domaine.

WLADIMIR YORDANOFF, QUI INCARNE LE CHEF DES SERVICES, NOUS A QUITTÉS IL Y A PEU. QUEL SOUVENIR CONSERVEZ-VOUS DU COMÉDIEN ET DE L'HOMME QU'IL ÉTAIT ?

Celui d'un grand professionnel, impressionnant dans sa gestion des temps, de la langue, avec des nuances de jeu incroyables ; et dans la vie : celui d'un homme pudique doté d'un humour malicieux. La jeune génération le découvrira dans OSS, mais aussi, je l'espère, dans ses précédents films. Après l'avoir rencontré sur J'ACCUSE, j'ai soufflé son nom aux producteurs. Un mois après la fin du tournage d'OSS, j'apprenais qu'il était malade. On s'est un peu plus rapprochés. Puis il est parti. Trop vite ! Ça me laisse un goût d'inachevé. Je sais qu'on aurait tourné de nouveau ensemble, qu'on se serait fréquentés en dehors des plateaux, et qu'on aurait ri, parce que Wladimir était très drôle.

QUELLE ÉTAIT L'AMBIANCE SUR LE PLATEAU ?

Il y avait une très bonne humeur. J'ai créé de nouveaux liens, un nouveau tandem avec le réalisateur. Le dernier jour de tournage au Kenya, l'ambassade

de France nous a conviés dans leurs locaux. Un membre de l'équipe a mis de la musique, et on s'est tous mis à danser. C'était totalement improvisé. Joyeux. À l'image de l'atmosphère qui aura régné pendant le tournage.

QUEL SOUVENIR GARDEREZ-VOUS DE CE SÉJOUR AU KENYA ?

Celui d'une belle lumière oblique, quand je cours avec Pierre dans la Savane. Chaque film alimente mon album photo intérieur. Je suis reconnaissant de ce que la vie m'offre. C'est merveilleux de se retrouver plongé dans un film d'action des années 80. Un cinéma que je voyais en salle avec mes parents, ou à la télévision le dimanche soir. Je n'en reviens pas d'être entré dans la photo de mon imaginaire d'enfant.

QU'AIMERIEZ-VOUS PARTAGER AVEC LE PUBLIC ?

Une forme d'ironie. Rire de tout, avec qui, comment ?... Je ne comprends pas ce débat. L'humour est subjectif. Certains restent imperméables au second degré, d'autres ont pigé et n'ont cessé de nous encourager : « Allez-y ! Ça nous fait du bien ». Il y a les fans, mais aussi les récents convertis qui rient de certaines vanes sans jamais avoir vu les films. Ensemble on partage des codes, un lexique.

LA SAGA A CRÉÉ UNE COMMUNAUTÉ D'ESPRIT...

Oui ! c'est exactement ça : une zone de partage pleine de chaleur, où les adeptes se balancent des répliques, et dans laquelle ceux qui y pénètrent se retrouvent contaminés. Pour le coup, OSS est un bon virus.





ENTRETIEN AVEC **PIERRE NINEY**

QUE REPRÉSENTE LA SAGA DES OSS POUR VOUS ?

Quand Nicolas m'a téléphoné en me disant : « Je débarque sur cette aventure, et j'aimerais le faire avec toi dans le rôle d'un jeune OSS... ». J'ai eu le sentiment d'avoir gagné au loto. J'étais adolescent quand les premiers volets sont sortis. Je les connais par cœur et les considère comme mythiques. Les films sont rigoureux et esthétiquement soignés. Je trouve formidable d'avoir une vraie exigence artistique quand il s'agit de réaliser une comédie et un divertissement, au sens noble du terme.

QU'EST-CE QUI, SELON VOUS, FAIT D'OSS UN OBJET À PART ?

C'est une comédie cinéphile qui se permet d'aborder énormément de sujets et qui prend le temps pour mettre en scène des grosses conneries. J'adore ça. Le cadre bien travaillé et exigeant permet de s'attarder sur des trucs absurdes et si drôle. Le fou rire de Hubert avec ses « boules de Noël » c'est presque 2 minutes autour de cette vanne, et le charme de 117 opère à fond ! Jean a trouvé un clown de comédie tellement fort et si bien identifié qu'il peut aller sur tous les sujets. À la manière d'un Coluche ou d'un Desproges. Il n'y a aucune ambiguïté sur le fait qu'on rit de sa bêtise.

PRÉSENTEZ-NOUS OSS 1001. QUEL GENRE D'ESPION EST-IL ?

Un agent de la nouvelle génération, libre, athlétique, moderne, parlant plusieurs langues avec l'esprit ouvert et surtout très admirateur d'OSS 117 au départ – ce qui n'était pas difficile à jouer. En discutant du rôle

avec Nicolas, j'ai voulu renforcer son côté groupie d'Hubert, qui va aller de déception en déception en découvrant la bêtise abyssale de son héros.

NICOLAS RACONTE QUE VOUS VOUS ÊTES INVESTI COMME SI C'ÉTAIT LE RÔLE PRINCIPAL...

Quand je m'engage, j'y vais à fond. Je ne crois pas au fait d'aborder un personnage en le catégorisant : premier rôle, deuxième, troisième... On est tous le rôle principal de notre vie. Je pense qu'il faut traiter chaque personnage de la même manière, en se donnant à fond pour y croire et donc « faire croire » le mieux possible.

QU'EST-CE QUI RENDAIT LE RÔLE SI ATTRACTIF ?

Le face-à-face entre cet espion moderne et un Hubert dépassé, le fait de jouer avec un animal de comédie aussi fort que Jean, le tout sous l'œil complice et exigeant d'un réalisateur comme Nicolas... Et puis certaines scènes m'emballaient dès la lecture aussi : comme ce monologue final de 1001, quand il balance ses quatre vérités à la gueule de OSS 117, c'était un défi assez jouissif ! On est allés vers un côté monologue de LA CRISE de Coline Serreau qui me plaisait bien.

VOTRE PERSONNAGE ET CELUI D'HUBERT S'OPPOSENT ÉGALEMENT SUR LE STYLE VESTIMENTAIRE...

Oui ! Contrairement à Hubert, OSS 1001 est complètement dans son époque, un look très 80, un peu androgyne parfois. Six mois avant la

préparation, j'avais commencé à rassembler des images eighties que j'aimais, à travers les tenues de David Bowie, Brad Pitt ou Johnny Depp et son total look jean. Ça m'a aidé à définir les contours du personnage. Lors des essayages, il a fallu trouver le bon dosage pour harmoniser les tenues avec la direction artistique et avec le personnage d'Hubert, selon les scènes. C'était drôle de travailler le contraste entre les deux espions.

QUEL ÉTAIT VOTRE ÉTAT D'ESPRIT AU MOMENT DE JOUER LA PREMIÈRE SCÈNE AVEC JEAN DUJARDIN ?

Je ressentais un peu de nervosité avant de démarrer. Une comédie requiert une mécanique précise. Et je voulais être à la hauteur de ces films que j'aime tant. En voyant Jean arriver sur le plateau, en smoking, le sourcil levé, dans un décor magnifique... j'ai eu le sentiment d'être un garçon de 7 ans ayant eu l'opportunité de traverser l'écran, pour s'asseoir à la table de Mickey. On a démarré avec une séquence dans l'hôtel, où Hubert me dit que sa chambre est plus grande que la mienne, en mesquinerie totale (Rires).

QU'EST-CE QUI ÉTAIT JOUISSIF DANS VOTRE DUO ?

Jean est un acteur d'une efficacité redoutable. Je me doutais que chez lui – comme chez les grands acteurs de comédie tels De Funes ou Jim Carrey – il y avait un enfant. Comme deux gosses, on s'amusait à agrémenter la scène de petites trouvailles. C'était une formidable partie de ping-pong. Le plaisir de créer ensemble est l'une des raisons pour lesquelles je fais ce métier. À l'issue de la première journée, j'étais sur un nuage.

COMMENT QUALIFIERIEZ-VOUS LA FAÇON QU'A NICOLAS BEDOS DE DIRIGER LES ACTEURS ?

Elle est précise ! Nicolas sait exactement qu'il veut, mais reste ouvert aux suggestions. Il a une rigueur formelle et un véritable amour pour les comédiens. On s'était déjà croisés. Nicolas m'a vu jouer au

conservatoire lorsque j'avais 18 ans. Son père a été mon professeur durant un an. Plus tard, j'ai tourné dans un téléfilm de Josée Dayan dont Nicolas avait écrit le scénario. Mais cette fois, on était heureux qu'OSS nous permette de se retrouver de manière plus concrète. Dans le jeu.

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU L'AMBIANCE DU PLATEAU ?

L'atmosphère était à la fois joyeuse et studieuse. L'équipe était heureuse et surtout fière d'œuvrer à la réalisation d'un OSS. Chacun travaillait au maximum de ses capacités. Ça se sentait. La liberté de ton d'OSS avait l'effet d'une grande récréation pour tout le monde. Cette synergie particulièrement dynamique était stimulante mais aussi responsabilisante pour chacun.

QUELLE SCÈNE A ÉTÉ DIFFICILE À METTRE EN PLACE ?

Celle de l'explosion du hangar au milieu de la savane. C'était important pour Nicolas de réaliser cette scène sans effets spéciaux, au plus près des films des années 80. La séquence a nécessité une journée entière de réglages. Les techniciens ont sécurisé un immense périmètre. Nous étions positionnés à plus de 300 mètres, avec des boules Quies et la bouche ouverte pour protéger les tympans. C'était impressionnant. Le résultat est top.

QUEL SOUVENIR DU KENYA AVEZ-VOUS ENVIE DE CHÉRIR ?

Celui des matins où, à l'aube, on se rendait en voiture sur le tournage avec Jean. Entre l'hôtel – situé au milieu d'une réserve – et le plateau, on croisait des éléphants, des girafes, des lions pourchassant des zèbres. Assister à un tel spectacle à 6h du matin, avec un soleil rasant avant d'aller jouer... C'est grisant !

OÙ S'INSCRIT CETTE AVENTURE DANS VOTRE PARCOURS ?

Je suis nul pour établir des bilans. Mais j'ai été honoré qu'on fasse appel à moi, d'avoir ce film dans ma DVDthèque, d'autant que Nicolas

tenait à offrir aux spectateurs un voyage comme on n'en propose plus dans le cinéma français. Je n'en reviens pas d'être sur la pellicule d'un OSS. J'ai joué dans plus d'une vingtaine de films. C'est toujours magique. Mais ce film a une saveur particulière.

QUELLE RÉFLEXION D'UN SPECTATEUR SORTANT DU FILM POURRAIT VOUS FAIRE DIRE : « C'EST BON, ON A FAIT L'ESSENTIEL ? »

Qu'il se réjouisse d'avoir retrouvé l'ADN d'OSS, tout en étant agréablement surpris par un renouveau puisque ce n'est pas un pastiche de la même époque, ni les mêmes enjeux.





ENTRETIEN AVEC **FATOU N'DIAYE**

QUEL SOUVENIR, LA SPECTATRICE QUE VOUS ÊTES CONSERVE DES PREMIERS OSS ?

Celui d'un véritable shoot de cinéma ! C'est le genre de films qu'on court voir pour prendre une bonne dose de spectacle. Idéalement, on devrait sortir d'une salle dans un état différent de celui dans lequel on est entré. OSS donne le sourire, emplit notre tête de belles images et nous accompagne longtemps. Et puis, il y a le ton et le second degré qui offrent une possibilité de double, voire triple lecture.

COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉE SUR LE PROJET ?

J'ai passé des essais avec la directrice de casting Emmanuelle Prévost. Ce fut une vraie séance de travail que j'ai poursuivie ensuite avec Nicolas. Je ne me rends jamais à un casting pour convaincre, mais pour offrir des propositions qui sont approuvées, ou non. Là, elles ont été acceptées avec enthousiasme.

PRÉSENTEZ-NOUS ZÉPHYRINE, LE PERSONNAGE QUE VOUS INTERPRÉTEZ...

C'est une femme forte, qui se sent investie d'une mission. Particulièrement déterminée à se défaire du patriarcat et de la domination coloniale, elle se trouve confrontée à Hubert qui incarne ce qu'elle combat. Par son caractère et son engagement, elle incarne un véritable démenti à la vision de la femme africaine qu'Hubert, avec son prisme colonialiste dépassé, véhicule. Elle est consternée par son ignorance. Puis elle réalise que ce n'est pas un mauvais bougre, juste un con (Rires). Ce n'est pas un jugement, mais un fait.

Dans cet opus, le personnage d'Hubert est encore plus épais et attachant que dans les précédents. On voit apparaître ses failles. Je disais à Jean que, dans certaines scènes, j'avais presque envie de le prendre dans mes bras pour lui dire : « Tu ne comprends pas. Ce n'est pas grave. On va t'expliquer ». Zéphyrine pense d'ailleurs qu'elle pourra le rallier à sa cause.

COMMENT S'EST DÉROULÉ LE PREMIER JOUR DE TOURNAGE ?

J'étais un peu fébrile, comme lors d'un premier jour d'école. Mais je me sentais plus dans l'excitation que dans l'empêchement. J'ai démarré avec une séquence d'action. C'est la première fois que je joue dans ce type de films. C'est particulièrement ludique de jouer avec le corps. Je m'en suis donnée à cœur joie. Interpréter un personnage, c'est provoquer la rencontre entre soi et lui. Chacun doit faire un bout de chemin. Pour restituer l'énergie folle de Zéphyrine, j'ai dû développer la mienne. Cette énergie m'accompagne encore. Démarrer par la dernière scène m'a également permis d'avoir une idée plus précise de l'évolution de mon personnage. Cela dessine son trajet.

QUEL TYPE DE PARTENAIRE EST JEAN DUJARDIN ?

C'est un athlète de haut niveau. S'il ne fanfaronne pas comme Usain Bolt, il est capable d'exécuter un pas de danse avant de démarrer une scène. Il est extrêmement détendu tout en étant concentré. Son grand calme, sa joie d'être sur le plateau, son caractère avenant facilitent le travail, et stimulent le partenaire. Même hors-champ, il

interprète son personnage à fond. Jean fascine, mais c'est un homme simple. Il est aussi naturel et généreux à l'écran que dans la vie.

COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS LA FAÇON DE TRAVAILLER DE NICOLAS BEDOS ?

C'est une montre suisse. Avec lui, il n'y a aucune place pour l'à-peu-près, mais suffisamment pour la liberté. Il prend en considération nos propositions. S'il n'est pas convaincu par le résultat, il réfléchit à la façon de placer le curseur au bon endroit. Il sait ce que chacun peut apporter et comment en tirer le meilleur parti. Son exigence nous pousse à l'être avec nous-mêmes et à rester concentrés. Un tournage, c'est ici et maintenant. Demain n'existe pas. Hier encore moins. Cette expérience a ravivé l'envie enfantine de jouer qui m'a fait choisir ce métier. J'ai redécouvert qu'il est possible de l'exercer avec rigueur tout en étant dans la joie.

QU'AVEZ-VOUS APPRECIÉ SUR LE PLATEAU ?

L'harmonie d'un travail collégial exigeant et soigné. De la réalisation à la décoration en passant par la figuration, il n'y avait aucun caillou dans les rouages. Chacun est arrivé avec son talent, sa spécificité et une extraordinaire motivation. Pour exemple, alors qu'on n'avait pas encore tourné au Kenya, le département lumière a réussi à recréer en studio la luminosité particulière du soleil de l'Afrique de l'Est. C'est très excitant de faire partie d'une équipe entièrement dédiée à interpréter une belle symphonie. Cela nécessite un bon chef d'orchestre. Nicolas a parfaitement endossé le rôle en créant une belle cohésion.

QUELS SOUVENIRS PARTICULIERS GARDEZ-VOUS DU TOURNAGE ?

Celui de la séquence d'action, explosive et tellement jubilatoire, que j'ai tourné le premier jour avec Jean, le Président, ses sosies et ses

gardes du corps ; celui aussi de la faune du Kenya avec ses crocodiles, ses éléphants... Et cette magnifique nuée de papillons jaunes qui m'a éblouie, jusqu'à ce que je réalise qu'il s'agissait de sauterelles. Je suis passée de l'émerveillement aux cris et me suis sentie tout à coup très parisienne. Et puis il y a ce souvenir qui a la saveur d'un bonbon : une soirée à l'ambassade de France au Kenya qui a viré à un grand moment de folie quand on a transformé les lieux en dancefloor. Une équipe qui danse... ça dit tout de la bonne humeur qui régnait sur le tournage. C'est la plus belle équipe avec laquelle il m'a été donné de travailler. Je suis heureuse que la production ait laissé en l'état le village construit par l'équipe déco. Il sera transformé en logements pérennes pour la population locale. On ne s'est pas contentés de prendre ce que le Kenya avait à offrir. On a été dans l'échange.

COMMENT IMAGINEZ-VOUS L'ACCUEIL DU PUBLIC ?

J'espère que les fans de la première heure se réjouiront de la façon dont le film passe au vitriol, le racisme, le sexisme. Mais il s'agit avant tout de se divertir, rire, de s'imprégner de belles images et de beaux décors. En ces temps troublés, on réalise à quel point assister à un spectacle – ce qui semblait acquis – est en réalité un luxe hautement nécessaire. Réjouissons-nous de cette chance.



LISTE
ARTISTIQUE

Jean DUJARDIN OSS 117
Pierre NINEY OSS 1001
Fatou N'DIAYE Zephyrine Sangawe Bamba
Natacha LINDINGER Micheline Pierson
Gilles COHEN Lépervier

Avec la participation de
Wladimir YORDANOFF Armand Lesignac

LISTE
TECHNIQUE

Un film de Nicolas BEDOS
Scénario et dialogues de Jean-François HALIN
Adaptation Jean-François HALIN, Nicolas BEDOS
D'après les romans OSS 117 de Jean BRUCE
Produit par Éric et Nicolas ALTMAYER
Directeur de la photographie Laurent TANGY A.F.C.
Montage Anny DANCHÉ, Florence VASSAULT
Musique Originale Nicolas BEDOS, Anne-Sophie VERSNAEYEN
Décors Stéphane ROZENBAUM
Costumes Charlotte DAVID
Son Rémi DARU, Raphaël SOHIER, Matthieu FICHET, Jean-Paul HURIER
Casting Emmanuelle PREVOST
Premier assistant réalisateur Daniel DITTMANN
Scripte Virginie LE PIONNIER
Directeur de production Pascal ROUSSEL CASAS
Directrice de post-production Patricia COLOMBAT
Une coproduction MANDARIN PRODUCTION, GAUMONT, M6 FILMS, SCOPE PICTURES
Avec la participation de CANAL+ CINÉ+ M6 W9
Avec le soutien de LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE, LA PROCIREP
Et du TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST

Photos : Christophe Brachet © MANDARIN PRODUCTION - GAUMONT - M6 FILMS - SCOPE PICTURES



SCOPE!

CANAL+

CINE+



W9



ENTOURAGE
PICTURES

Région
Île de France

PROCIREP

